

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXI

Québec, 27 mars 1909

No 33

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 513. — Les Quarante-Heures de la semaine, 513. — Apostolat de la prière, 514. — Lettre de S. S. Pie X, 515. — L'Absoute, 516. — Causeries historiques, 516. — Quête pour les victimes de la Sicile et de la Calabre, 520. — Bilan géographique de l'année 1908, 523. — Bibliographie, 527.

Calendrier

— o —

28	DIM.	vl	De la Passion <i>Asperges</i> et <i>Intrôit</i> , sans <i>Glor. Patri. Kyr.</i> du Carême. Vêp. de ce dim., mém. de S. Jean Capistran, (II Vêp.) sans suffrage.
29	Lundi	†vl	
30	Mardi	†vl	
31	Merc.	†vl	
1	Jeu	vl	
2	Vend.	b	Notre-Dame de Pitié, <i>dbl. maj.</i>
3	Sand.	vl	De la férie.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —
28 mars, Saint-Malo de Québec. — 30, Couvent de Sainte-Marie (Beauce). — 1^{er} avril, Couvent de Lotbinière. — 3, Couvent de Saint-Sauveur de Québec.

Apostolat de la prière

— o —

Intention générale pour avril 1909 : *La fuite du monde.*

On peut être *mondain* jusque dans le cloître, comme on peut vivre dans le monde sans participer à son esprit. Le monde que nous devons fuir, c'est l'ensemble des gens, des institutions, des livres, qui mettent le temps avant l'éternité, le visible avant l'invisible, le corps au-dessus de l'âme, dans leur estime ou leur préoccupation. Voilà le monde que JÉSUS a condamné. Monde *vain*, parce qu'il ne dure qu'un jour et que ses idoles sont fragiles ; monde *trompeur*, parce que ses maximes sont fausses et renversent la vraie notion des choses, telle que la révélation nous l'enseigne ; monde *dangereux*, parce que ses plaisirs, même lorsqu'ils semblent inoffensifs, nous détachent de Dieu, nous détournent de songer à notre âme et à notre salut éternel, la seule chose qui vaille la peine de nous préoccuper ici-bas.

C'est au « juste et légitime mépris des vaines joies du monde », que l'Église, dans ses hymnes liturgiques, attribue comme récompense « la gloire éternelle » des confesseurs « au milieu des anges ». Et ailleurs, elle nous fait adresser à Dieu, pour qu'il nous préserve des illusions et des dangers du monde, cette touchante prière : « Seigneur, éclairez notre cœur et enflammez-le de votre amour ; afin que, délaissant les vanités passagères, il soit rempli des joies célestes ». Rien n'est si puissant, en effet, pour nous détacher du monde, qu'un amour ardent pour Dieu seul, tel que nous l'inspire excellemment la dévotion au Sacré-Cœur.

OFFRANDE QUOTIDIENNE POUR AVRIL

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur immaculé de MARIE les prières, les œuvres de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous imolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que les chrétiens comprennent la vanité du monde, le danger de ses maximes et de ses fêtes.

Résolution apostolique : Je fuirai la frivolité et les plaisirs mondains.

Lettre de S. S. Pie X

— o —

A LA SOCIÉTÉ SAINT-VINCENT DE PAUL

A notre cher fils P. Calon,

président de la Société Saint-Vincent de Paul.

Cher Fils,

Salut et bénédiction apostolique.

Exemple éclatant de la charité qui a ses racines dans le Christ et qui se manifeste, non en paroles et en phrases, mais en œuvres et en vérité, la Société Saint-Vincent de Paul attire toujours notre admiration et notre amour. Par là, vous comprendrez facilement de quelle grande consolation Notre cœur a été comblé par la lettre dans laquelle vous Nous racontiez les nouveaux accroissements de votre Société, accroissements si nombreux et si importants, qu'on ne peut mettre en doute l'assistance particulière du Dieu très clément en faveur de vos entreprises.

C'est une preuve manifeste de la miséricorde divine que cette œuvre se soit développée, non seulement dans les autres nations, mais dans le pays même où s'est déchainé contre le nom chrétien une si terrible tempête. Persévérez donc dans vos efforts à soulager les malheureux, et proposez-vous, en veillant aux soins de la vie présente, de sauver aussi les âmes. Les fruits multiples que vous avez recueillis de vos pieux labeurs sont déjà une récompense suffisante et c'est à peine si votre zèle a besoin de Nos encouragements. Néanmoins si Notre approbation peut y ajouter quelque stimulant, sachez que vous l'avez pleine et entière.

En outre, les preuves d'affection et d'obéissance que vous Nous avez témoignées à l'occasion du cinquantième anniversaire de Notre sacerdoce, ont été accueillies par Nous avec plaisir ; Nous attendons votre arrivée à Rome et Nous vous accueillerons d'autant plus volontiers, que vous portez en vous plus de ressemblance avec la charité du Christ.

Nous implorons, en votre faveur, l'abondance des dons divins et, en gage de ces grâces, Nous vous accordons de tout

cœur la bénédiction apostolique, à vous, cher fils, aux hommes d'élite qui forment votre conseil dans la direction de la Société de Saint-Vincent de Paul, ainsi qu'à l'universalité des associés.
Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 19 janvier de l'année 1909, la sixième de Notre Pontificat.

PIE X, Pape.

L'Absoute

Par qui doit se faire l'absoute? L'absoute se fait régulièrement par le Célébrant de la messe des funérailles. Il n'y a d'exception à cette règle qu'en faveur de l'Evêque, qui peut donner l'absoute, sans avoir célébré la messe.

(S. C. R., 12 août 1854).

Causeries historiques

QUELQUES CONVERSIONS CÉLÈBRES AUX ETATS-UNIS

M. THAYER

(Suite.)

ETATS-UNIS

Errata dans le dernier No : au lieu de Najot, lisez Nagot — au lieu d'avanture lisez aventure.

M. Thayer reçut enfin du Dr Carroll la réponse qu'il attendait depuis si longtemps. Il partit de suite pour Baltimore, où il arriva au mois de février 1790, et fut reçu avec la plus grande bienveillance, par Mgr Carroll qui venait de recevoir ses Bulles, le nommant évêque pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Quelque temps après, M. Thayer accompagna l'évêque élu à Philadelphie; puis se rendit avec lui à Boston, sa ville natale. Là, Mgr Carroll lui confia la seule église catholique qui s'y trouvait, avec une congrégation de composée d'environ soixante âmes. (1)

(1) Ce fut à cette époque, que Mgr Carroll reçut de la part de la population protestante de Boston, l'accueil flatteur mentionné dans sa lettre, citée plus haut.

Cette petite chrétienté avait eu de malheureux jours. Deux prêtres français, l'abbé Florent Bouchard de la Poterie et après lui l'abbé Louis Rousselet, en avaient été chargés, après avoir surpris la bonne foi du Dr Carroll, et leur conduite avait été moins qu'édifiante.

M. Thayer ne tarda pas à s'apercevoir que le dernier était indigne d'exercer les fonctions du saint ministère, et, sur ses avis, Mgr Carroll fut obligé d'enlever à l'abbé Rousselet tous ses pouvoirs.

Cependant à son arrivée à Boston, M. Thayer rencontra beaucoup de sympathie de la part de ses concitoyens. Ses parents eux-mêmes, chose assez rare, l'accueillirent avec joie. Le gouverneur Hancock, dont il avait été le chapelain, lui promit de le favoriser dans son entreprise.

Mais nous laissons à M. Thayer lui-même le soin de nous raconter les incidents de son séjour à Boston. (1)

« J'arrivai à Boston le 4 janvier dernier, et partout je fus reçu avec la plus flatteuse bienveillance. Mes propres parents exprimèrent une grande joie à l'occasion de mon retour. Le gouverneur de l'État, M. Hancock, dont j'avais été autrefois le chapelain, me promit de faire tout en son pouvoir, pour favoriser mes desseins et l'œuvre pour laquelle on m'avait envoyé à Boston. Je reçus également les plus grandes marques de politesse et d'attentions de la part des ministres protestants de la ville : plusieurs d'entre eux vinrent me faire visite, et agirent, vis-à-vis de moi, avec une cordialité à laquelle j'étais loin de m'attendre. Les officiers de douane poussèrent la politesse jusqu'à laisser passer, sans exiger aucun droit, les nombreuses caisses que j'avais apportées de France et d'Angleterre, contenant des objets destinés au culte.

Le premier dimanche après mon arrivée, j'annonçai la parole de Dieu ; on vint en foule pour m'entendre. On était avide de connaître quelle était ma doctrine. La tolérance que l'on professait dans la ville pour toutes les sectes, me procura l'avantage d'exposer l'ensemble de la religion catholique.

« Je pus à peine satisfaire à l'empressement et à la curiosité

(1) Nous donnons ici la traduction d'une lettre du Rév. M. Thayer que nous avons trouvée dans l'article de M. Richard Clarke, déjà citée. Le Père Bridgett la cite également dans son pamphlet avec quelques variantes.

de ce peuple. Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis mon arrivée au milieu d'eux, quand Dieu m'envoya une maladie sérieuse, qui me retint au lit pendant un mois. C'était un rhumatisme aigu, accompagné de grandes douleurs. Mon état devint si alarmant, que je priai le prêtre français, qui m'assistait dans les travaux du ministère, de me donner le saint Viatique. Cependant, grâce à Dieu j'entraî bientôt en convalescence, et je profitai avec bonheur de la permission qui m'avait été donnée, de célébrer la messe dans ma chambre. Peu de temps après, je repris mes travaux, c'est-à-dire la prédication, les confessions et les visites des malades. »

Ce fut vers ce temps qu'eut lieu entre M. Thayer et un ministre protestant du nom de Leslie, une controverse qui fit un certain bruit ; mais, comme toute controverse, elle n'eut aucun résultat sérieux.

Au milieu de ses travaux, M. Thayer n'abandonnait jamais ses pratiques de pénitences et de mortifications. Sa petite congrégation, qui ne comptait que soixante âmes, à son arrivée à Boston, se composait maintenant de cent vingt catholiques, tous remplis de respect, d'attachement et d'admiration pour sa vie humble et mortifiée.

Malgré ses excellentes qualités, M. Thayer n'avait pas cependant le talent d'organiser et d'administrer une paroisse, telle qu'elle doit l'être dans le sens catholique.

Converti à un âge trop avancé, après avoir toujours vécu, au milieu des protestants, il n'avait pas pu prendre le pli comme on dit vulgairement, pour devenir un curé efficace.

D'ailleurs, il se trouva, dès son arrivée à Boston, dans des circonstances extrêmement pénibles. Comme nous l'avons dit plus haut, l'abbé Rousselet, pasteur de la petite église de Sainte-Croix, avait encouru les censures de Mgr Carroll, et avait été privé de ses pouvoirs. Loin de se soumettre, le malheureux abbé continuant de demeurer à Boston, ouvrit une chapelle en opposition à l'église de Sainte-Croix. Quelques catholiques français le suivirent et l'abbé Thayer eut la douleur de voir ainsi son petit troupeau divisé en deux camps.

Les difficultés devinrent si grandes, que Mgr Carroll dut intervenir ; et à force de prudence, il réussit à payer les dettes contractées par l'imprudence de l'abbé de la Poterie, et à

ramener la confiance parmi les catholiques. Mais le bon M. Thayer n'était pas homme à conduire les affaires temporelles et à tenir tête aux rebelles.

Voici ce que nous trouvons, à ce sujet, dans le *Journal des Visites pastorales de Mgr Plessis*, publié par Mgr Henri Tétu, à la page 150 :

« Revenu dans sa patrie, l'abbé Thayer soupirait après le salut de ses frères séparés et de ses concitoyens. Le préfet apostolique, M. le Dr Carroll ne pouvait donc lui rien faire de plus agréable que de l'envoyer exercer son ministère à Boston.

« L'abbé Rousselet ne vit pas d'un bon œil, arriver ce successeur légitime, mais innattendu. Il cabala contre lui avec les protestants, et trouva même moyen de se conserver un parti parmi les catholiques. Aussi cette congrégation, quoique peu nombreuse, se trouva divisée en deux parties, sans que le vrai pasteur pût faire lâcher prise au mercenaire. Tout l'avantage que put gagner M. Thayer, fut de se rendre maître avec son parti, par un tour d'adresse, de l'édifice nommé l'église de Sainte-Croix. Il faut ajouter à cela, que, nonobstant les entraves que l'abbé Rousselet mettait à l'exercice de son ministère, l'abbé Thayer réussit à opérer plusieurs conversions.

« Après s'être vu enlever ses pouvoirs, en 1791, l'abbé Rousselet partit pour la Guadeloupe. Quelque temps après son arrivée, les Français s'emparèrent de cette île et le condamnèrent, lui et plusieurs autres, à la guillotine. Ce fut son salut. Dans la prison, où il attendait l'heure de son supplice, il exhorta ses compagnons, les instruisit, les confessa et les prépara à la mort. Mais pour moi, disait-il, je serai lancé dans l'éternité, sans que mon âme ait reçu les grâces efficaces des sacrements. »

« Nul doute que le bon Dieu ait tenu compte de sa foi, de son zèle et de sa contrition parfaite. La mort dans ces conditions peut être regardée comme bienheureuse. Au reste, qui peut dire jusqu'où ces prêtres aventuriers pouvaient pousser la bonne foi ! »

Au mois de novembre 1791, le Père Thayer se rendit au premier synode diocésain tenu à Baltimore, sous la présidence de Mgr Carroll. Ce synode était composé d'un bien petit nombre de prêtres ; l'Eglise catholique aux Etats-Unis, était encore à son berceau.

Un seul évêque et une vingtaine de prêtres voilà tout... mais depuis !... Quel progrès ! Quel développement !

Sans doute, il faut regretter les pertes hélas beaucoup trop nombreuses ; mais n'oublions pas au moins de remercier le *Bon Maître* d'avoir rendu si fructueuse la pêche d'âmes faite par les *Apôtres d'Amérique* !

Mgr Carroll profita de l'occasion de la présence de M. Thayer à Baltimore, pour lui associer le bon et noble abbé Matignon, prêtre de Saint-Sulpice, arrivé depuis peu à Baltimore.

Le zèle impétueux, le langage hardi, l'inexpérience du ministère paroissial, joints à une certaine excentricité de caractère, rendaient M. Thayer peu propre au gouvernement d'une paroisse.

Il le sentit bientôt lui-même. Peu de temps après, il comprit qu'il valait mieux céder entièrement la place à l'abbé Matignon et s'éloigner de Boston.

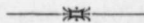
En 1794, on le trouve stationné à Alexandria dans la Virginie. Mais le spectacle de l'esclavage le rendit si malheureux qu'il dut abandonner ce poste pour se rendre à New-York, où cent vingt et un membres de la congrégation de l'église Saint-Pierre, signèrent une requête pour demander à Mgr Carroll de le nommer assistant du Père O'Brien, celui-ci ne voulut pas accepter ses services.

D'ailleurs le bon M. Thayer n'était curé, ni par vocation ni par tempérament.

Après avoir ainsi quitté le ministère paroissial, M. Thayer put se livrer plus librement à la prédication, surtout parmi les protestants dont il désirait tant la conversion, et répondre aux demandes qu'on lui faisait de donner des conférences sur la religion catholique. Par là il réussit, non seulement à faire plusieurs conversions parmi ses frères séparés, mais de plus à ramener plusieurs catholiques à la pratique de leur devoir.

(La fin au prochain numéro)

RENÉ-E. CASGRAIN, ptre.



Quête pour les victimes de la Sicile et de la Calabre



Nous avons déjà publié une liste de quelques paroisses et communautés qui ont le plus donné. En voici une autre.

Notre-Dame du Chemin.....	\$ 26.00
Sainte-Anne de la Pocatière.....	24.50
Hôpital Général.....	24.27
Saint Anselme.....	24.14
Saint-Ephrem.....	24.00
Saint-Ferdinand.....	23.00
Château-Richer.....	22.46
Chapelle du Patronage.....	22.34
Saint-Joseph de Beauce.....	22.00
Chapelle des Franciscaines.....	21.75
Islet.....	21.65
Sillery.....	21.40
Saint-Henri.....	21.25
Couvent de Jésus-Marie, Sillery.....	20.00
Saint-Prosper.....	20.00
Rivière-Ouelle.....	20.00

La Société de Saint-Vincent de Paul a fait sa part comme à l'ordinaire et toutes les Conférences du monde entier ont été invitées par le Président Général à venir en aide aux confrères tant éprouvés. La lettre « touchante » que nous allons publier donnera une idée du désastre.

Les membres de notre Société au Canada venaient de souscrire *personnellement* la somme de \$ 277.00 pour le Jubilé du Saint Père. Mais ils ne pouvaient rester étrangers — à part ce qu'ils avaient donné aux quêtes de leurs églises respectives — à la contribution des Conférences pour les victimes de Messine et de Reggio. Aussi notre président a-t-il déjà adressé la somme de \$ 78.00 pour cette bonne œuvre. H. T.

Société Saint-Vincent de Paul

LETTRE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL PARTICULIER DE MESSINE

Acireale, le 13 janvier 1909.

Monsieur et très cher Confrère,

Comme vous l'avez déjà appris par la presse, Messine n'est plus qu'un vaste cimetière semé de ruines et de désolations. Tout s'est écroulé : les hôpitaux, les séminaires, les établisse-

ments publics, les temples sacrés, et jusqu'à la cathédrale qui, depuis le XII^e siècle, avait résisté à toutes les convulsions de la nature ; en somme, l'histoire du monde ne mentionne pas une catastrophe aussi immense par le nombre des personnes atteintes et des édifices renversés.

Les sièges de trois Conférences sont détruits ; détruits aussi ceux des Conférences de jeunes gens, Saint-Louis et Saint-Thomas, dont je me préparais avec joie à apprendre au Conseil général la récente fondation, ainsi que le résultat de nos démarches relatives au pèlerinage que notre Société doit faire à Rome en avril. Tout a été détruit comme par un coup de foudre : mort le chanoine Trischitta, le fondateur de nos œuvres à Messine ; mort le prince Castellaci, président honoraire de la Conférence S^a Maria della Sacra Lettera ; mort le négociant Louis Périn, président de la Conférence Saint-Albert ; morts aussi ses deux fils, nos confrères ; mort le curé Pugano, directeur spirituel de la dite Conférence ; mort le directeur spirituel de la Conférence S^a Maria dell'Arco : morts Ciccolo et bien d'autres de nos confrères, peut-être même aussi les deux présidents et vice-présidents des deux autres Conférences, dont je n'ai aucune nouvelle.

Que dire de moi, indigne, que Dieu a voulu sauver d'un pareil malheur ? Moi, mon épouse, mes fils retirés des décombres, nus, évanouis et blessés. Mon fils aîné, trésorier du Conseil particulier, s'abîmant du quatrième étage ; sa femme et ses huit petits enfants hâlés sur les cuirassés par les marins de la flotte italienne.

En pleine misère, couverts seulement de légères couvertures, nous sommes arrivés ici à Acireale après six jours d'indicibles souffrances, privés de tout moyen d'existence et confiés, moi, ma femme, nos enfants et des nièces nouvellement adoptées à la charité publique.

Notre-Seigneur a voulu m'accorder les trois dons de l'Enfant Jésus : la douleur, la pauvreté et l'humiliation. Je m'en trouve indigne, mes fautes étant plus graves que tout ce que je puis souffrir en échange d'elles. Une chose me tourmente surtout : c'est le bien que j'aurais pu faire, que je n'ai pas accompli ou que j'ai mal fait. Accablé devant les vestiges de mes biens, je me suis écrié comme Job : Dieu me les a donnés,

Dieu me les a repris, que sa volonté soit faite ! *Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones et dives sum satis.*

Aussitôt que des baraques de bois auront été construites à Messine, je m'y rendrai avec tous les miens, et ma première pensée sera de ressembler ceux de nos confrères qui ont survécu et de former avec d'autres une nouvelle Conférence, pour venir en aide matériellement et spirituellement à tant de familles pauvres et désolées. Qui connaît par expérience les maux d'autrui sait mieux les apprécier et y compatir.

Je vous prie, honoré Président, de demander dans le Bulletin un *requiem* pour tous nos confrères défunts et une action de grâces pour le danger dont j'ai été préservé ainsi que tous les confrères survivants.

Prof. GIUSEPPE DEODATO.

Bilan géographique de l'année 1908

PAR F. ALEXIS-M. G.

— o —
EUROPE

FRANCE. (Président de la République, *Fallières*). — Nous dirons plus loin les événements militaires qui se sont déroulés au Maroc pour se terminer d'une façon contraire aux prévisions, par la chute du sultan légitime que la France avait à soutenir et l'avènement de celui qu'elle avait à combattre.

A l'intérieur, c'est toujours la guerre officielle contre l'idée religieuse. Une campagne active est menée contre ce qui reste de la loi Falloux et l'on marche à grands pas vers le monopole de l'enseignement à tous les degrés, accaparé par l'Etat, à l'exclusion non seulement des congréganistes, de plus en plus réduits, mais encore du clergé, auquel, par suite de la loi de « Séparation », on veut enlever ses droits civils : n'étant plus considérés comme citoyens français, les évêques et les prêtres ne pourraient plus ni voter ni être élus en aucun cas. Par contre, le Souverain Pontife félicite grandement le clergé français tout entier de sa conduite si désintéressée, qui lui fait accepter tant de sacrifices plutôt que d'aliéner en quoi que ce soit l'indépendance de l'Eglise.

Mais où est l'*instruction populaire*, obligatoire depuis 1882 ?

Elle recule au lieu d'avancer, car d'après les comptes rendus du recrutement de l'armée, en 1907, il y avait 32.000 conscrits *illettrés*, et pourtant le budget scolaire s'est élevé en quelques années de 80 à 240 millions de francs.

Dépopulation. En 1902, l'excédant des décès sur les naissances a fait perdre à la France 20 000 âmes, tandis que l'Allemagne en a gagné 900 000 ! On sait, du reste, que cette décroissance, d'un côté, de cette croissance de l'autre sont très sensibles depuis longtemps. Aussi a-t-on pu dire que l'Allemagne gagne chaque année sur son adversaire sans coup, féer bien plus qu'une grande bataille. Cela paraît encore plus exact en 1907, où le nombre des Français inaptes au service militaire était de 55 000, soit le quart des miliciens.

Par contre, le nombre des fonctionnaires qui émargent au budget s'élève à 913 000, soit une augmentation de 210 000 au cours des deux dernières années.

Le *commerce général* de la France, en 1907, a dépassé onze milliards de francs. Les exportations sont montées à 1400 millions avec l'Angleterre, 865 avec la Belgique, 656 avec l'Allemagne, 404 avec les Etats-Unis.

D'après la valeur des successions déclarées en France, il serait mort en 1908 plus de 300 millionnaires ; et la fortune du pays, augmentée de 6 milliards de francs, chiffre inférieur du reste à l'évaluation habituelle ; car on admettaient 250 milliards pour la France, en regard des 300 milliards attribués à l'Angleterre et des 350 milliards pour les Etats-Unis. Ensuite viendraient l'Allemagne, 180 m., l'Autriche-Hongrie, 120 m., la Russie, 100 m., l'Italie, 60 m., la Belgique et la Hollande, chacune avec 20 à 22 milliards.

Mais l'avènement qui domine en cette année, et qui fait espérer pour la France, c'est le jubilé d'or de la *Vierge de Lourdes*. En effet, c'est au pied des Pyrénées françaises que la Mère de Dieu apparut jusqu'à dix-huit fois à la jeune Bernadette Soubirous, du 11 février au 16 juillet 1858. Depuis lors, que de millions de pèlerins sont accourus de tous pays vers la bénie grotte de l'Apparition, témoin de tant de guérisons miraculeuses !

ANGLETERRE. (Roi, *Edouard VII*). — Le grand événement de l'année a été le magnifique Congrès eucharistique, tenu en

septembre à Londres, sous la présidence du cardinal-légit Vanutelli, assisté des archevêques de Westminster et de Paris, du cardinal Mercier, de Mgr Heylen, promoteur. Plus de 100 prélats et de 6000 congressistes anglais et étrangers y prirent part. Les séances se tinrent en partie dans l'Albert-Hall, la plus grande salle du monde, trop petite pour la circonstance.

Non seulement les catholiques de Londres étaient dans la jubilation, mais la population protestante acclama le légat du Saint-Siège, — et toujours elle se montra respectueuse en face de cette manifestation catholique. Pour des « raisons légales », le gouvernement ne permit pas la sortie du Très Saint Sacrement dans les rues ; mais celle-ci fut remplacée par un immense cortège, où le cardinal-légit était accompagné de plus de 100 évêques ou abbés mitrés et de 1500 prêtres catholiques en habits sacerdotaux, conduits par le duc de Norfolk et douze autres pairs d'Angleterre ; suivaient plus de 150 000 personnes, chantant et priant.

Rentré de la procession, le cardinal apparut au balcon de la cathédrale ; tous les chants cessèrent, et ce fut dans un silence général, solennel et souverainement impressionnant qu'il donna la bénédiction du Dieu-Hostie à une foule estimée à plus de 300 000 personnes de tous rangs, comme de nationalités et de religions bien diverses.

Jamais triomphe du Dieu de l'Eucharistie n'a été plus grandiose, car il se manifestait ici dans la plus grande ville du monde, agglomération de plusieurs millions de non-catholiques.

Quel bien immense ferait dans le monde une Angleterre catholique, zélée comme est déjà le peuple anglais pour la propagation d'une religion qu'il croit être la vraie ! Mais là le secret de Dieu !

L'empire britannique compte 12 millions de catholiques, dont quatre en Irlande, deux en Angleterre et en Ecosse, deux et demi aux Indes, 1 200 mille en Australie, 300 mille en Afrique. La hiérarchie ecclésiastique comprend 2 cardinaux, 30 archevêques, 102 évêques, 46 vicaires ou préfets apostoliques.

On a vu, le 9 février dernier, le roi Edouard VII, la reine Alexandra et toute la cour assister à une messe de *Requiem*,

célébrée à l'église Saint-Jacques, pour le repos des âmes du roi de Portugal et de son fils assassinés à Lisbonne. Le célébrant était Mgr Bourne, archevêque de Westminster, digne successeur des illustres cardinaux Wiseman, Newman, Manning et Vaughan, respectés du peuple anglais tout entier.

La question du *Home rule*, ou de l'autonomie administrative de l'Irlande, rappelée à la Chambre des Communes par le député Redmont et appuyé même par M. Asquith, premier ministre, a été prise en considération et adoptée par 313 voix contre 157. On espère même voir supprimer du serment royal la formule qui traite d'idolâtriques la messe et le culte de la Mère de Dieu.

Les catholiques irlandais ont obtenu des Chambres la création d'une *Université*, dont la direction et le corps professoral seront, en majorité, sinon en totalité, catholiques. Elle sera composée de trois Collèges, situés à Dublin, à Cork et à Galway. D'autre part, l'Université de Belfast sera affecté aux étudiants presbytériens de la région septentrional. C'est la justice distributive.

Pour marquer « l'Entente cordiale », devenue presque une « alliance », Londres a ouvert une « Exposition anglo-française » dont les diverses exhibitions et les attractions couvraient des champs de 56 hectares. Le roi Edouard VII a reçu la visite de M. Fallières, président de la République française, et de nombreuses têtes couronnées. — Ainsi que le disait Joseph de Maistre ; Singulière destinée de ces deux grands peuples : Dieu les a placés en regard comme deux puissants aimants, qui s'attirent par un côté et se repoussent par l'autre, car ils sont à la fois ennemis et parents. »

En somme, la politique du roi Edouard a été depuis plusieurs années tout en faveur de « la paix » par les traitées avec la France, la Russie, les Etats-Unis, le Japon, et récemment par celui qui garantit le *statu quo* territorial des Etats riverains de la mer du Nord et de la Baltique.

Constructions navales. Les chantiers de la Clyde et autres ont construit, en 1907, 757 navires jaugeant 675 000 tonnes, actionnés par 742 000 chevaux-vapeur. — Dans ces nombres figurent le *Mauritania*, de 32 000 tonnes, 4 steamers de plus de 12 000 tonnes et 45 steamers de plus de 5000.

La marine anglaise a augmenté en dix ans de près de 5 000 000 de tonnes. De plus, les chantiers anglais ont construit pour l'étranger des navires d'un tonnage équivalent, lesquels font aujourd'hui concurrence à la marine britannique. Cette augmentation exagérée, jointe à la crise industrielle qui sévit partout, principalement aux États-Unis, explique la crise actuelle des transports sur mer.

La production industrielle anglaise s'est accrue pendant les dix dernières années, seulement pour les 8 principaux articles ci-après :

Charbon, de 2100 à 3200 millions de frs : — coton, de 911 à 1972 millions ; — laine, de 821 à 1.040 millions ; — or, de 290 à 1235 millions ; — argent, de 20 à 50 millions ; — étain, de 87 à 265 millions ; — cuivre, de 25 à 150 millions ; — diamants, de 114 à 240 millions ; — thé, de 266 à 413 millions. — Pendant ce temps, la Compagnie Singer, à Glasgow, a fabriqué 1,200.000 machines à coudre.

(A suivre)

◆◆◆◆◆

Bibliographie

— FEUILLES D'HISTOIRE DU XVIII^e AU XXI^e SIÈCLE — Revue dont le 1^{er} numéro a paru en février.

Sommaire du premier numéro : Arthur Chuquet, Les Mémoires de Primi — René Pigal, Les Lois de la monarchie ; — Achille Bichès, Lord Cromer et la Question d'Égypte — A. Ch. Les Poètes allemands de 1813.

La Revue paraît tous les mois. Prix de l'abonnement, pour l'étranger 22 fr. Le numéro 5 fr.

Abonnements et administration, rue de Fleurus, 38, Paris (6^e).

— *Études Contemporaines*. — PREMIÈRE SECTION : *La Crise de l'Église de France* : Cinquième volume : L'ÉGLISE DE FRANCE APRÈS LA SÉPARATION, par le Chanoine Paul BARBIER, Curé-Doyen de Beaugency, ancien aumônier du Pensionnat Saint-Euverte, à Orléans, In-12 écu, 0 fr. 60, franco, 0 fr. 75. — P. Lethielleux, Editeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Dans ce nouveau volume, l'abbé Barbier examine le conflit récemment suscité en France par l'État, avec l'idée très nette

et très résolue d'amoindrir, et même de détruire, si possible le catholicisme romain qui fut et qui reste la religion de la France.

La lutte a pris des proportions effrayantes, et c'est à se demander chaque jour si l'ère des persécutions violentes ne reviendra pas troubler notre pays, comme au moment des guerres de religion. Cette lutte ne finit pas ; au moment où l'on croit qu'elle va cesser, elle reprend de plus belle, comme un feu que l'on croyait près de s'éteindre et qui tout à coup se rallume.

— *La Question sociale au XVIII^e siècle*, par A. LECOQ. 1 vol. in-16 de 128 pages (Collection *Science et Religion*, No 522-523). Prix : 1 fr. 20. BLOUD et C^o, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI^e). En vente chez tous les libraires.

La question sociale est de tous les temps, car dans tous les temps il y a eu des riches et des pauvres, des mécontents et des satisfaits. Mais elle revêt des aspects différents suivant les époques. Au XVIII^e siècle, la formule qui, selon M. LECOQ, résume le mieux la position du problème, serait celle-ci : *rendre la propriété exempte de toutes les charges féodales qui pesaient sur elle*. Aussi tous les efforts des philosophes et des économistes tendent-ils alors à modifier le régime de la propriété dans le sens de la liberté et l'égalité. On le voit ; la question sociale au XVIII^e siècle n'est ni une question ouvrière, ni une question paysanne, c'est une question de propriété. M. LECOQ ayant ainsi défini avec précision l'objet de son étude, passe en revue les théories sociales du XVIII^e siècle, depuis les romanciers et géographes du règne de Louis XIV jusqu'aux socialistes révolutionnaires. Montesquieu, Morelly, Jean-Jacques Rousseau, Mably, les Encyclopédistes, Necker, Babeuf l'a rétent plus longuement. Ce serait une erreur de croire qu'une telle étude n'a qu'un intérêt rétrospectif : il n'est guère possible de comprendre les problèmes sociaux d'aujourd'hui si l'on ignore l'évolution historique qui, lentement, les a conditionnés et amenés au point où nous les trouvons.
